FOND COMMUN ET VARIANTES DANS UN SYSTEME LOCAL DE CONNAISSANCE TECHNIQUE, LAURAGAIS, FRANCE

Jean-Pierre Darré

I. CHANGEMENT TECHNIQUE ET "FOND COMMUN"

La diffusion de techniques dans un milieu agricole - si elle a un effet - détruit la stabilité des connaissances et principes d'action, dans un secteur au moins du système de connaissance technique local.
A une forme unique de ces connaissances et principes, l'intrusion d'une technique nouvelle substitue un système comportant au moins deux variantes : la technique actuelle et la nouvelle.
Le débat ainsi ouvert dans le flux du dialogue local produira des choix individuels, dans un sens ou dans l'autre. Mais en même temps, quelle que soit la répartition de ces choix, il modifiera l'ensemble de la façon de dire les choses dans le domaine concerné, il produira un nouveau "fond commun" de la façon de dire et de concevoir les choses, compatible avec les nouveaux objets des débats locaux.
En abordant ainsi la description du changement technique, nous mettons évidemment en question la vision scientiste qui fonde une sorte de "sens commun" du - Développement. Mais cette façon de dire le changement technique conduit aussi a s'interroger sur certaines façons de décrire les choses souvent admises comme allant de soi, non seulement parmi les gens qui conduisent des actions de développement, mais aussi dans les milieux des sciences sociales qui traitent du Développement.
Nous n'aborderons ici qu'une de ces questions, relative aux conditions individuelles d'adaptation aux changements de situation dans des groupes hétérogènes.
Nous procèderons a partir d'un exemple, issu d'une étude de cas en France (DARRE, 1983). Cet exemple a été retenu d'abord pour sa simplicité: il n'exige pas de longues explications techniques préalables. En outre, il s'agit d'une microsociété hiérarchisée, avec deux catégories d'agriculteurs très distinctes, ce qui rend l'argumentation a la fois plus simple et plus démonstrative. Nous nous appuyons aussi, de façon secondaire, sur d'autres études de cas réalisées en France (DAR.RE, 1985; DARRE et al., 1988; LEMERY, 1988).

II. DESCRIPTION DU CAS

Il s'agit des agriculteurs d'une commune du Lauragais (dans le département de la Haute-Garonne), enquêtés à propos de la culture du blé, dans le cadre d'une recherche sur les systèmes de pensée technique et les voies par lesquelles ils se transforment ([1]).
Les agriculteurs de cette commune forment deux catégories bien distinctes. L'une minoritaire, qui représente moins du quart des agriculteurs, mais qui est dominante dans la vie du groupe professionnel local, est composée de céréaliers, propriétaires, dont

[11]Les communes en France sont les plus petites unités administratives mises en place sous la Révolution. Elles sont, encore aujourd'hui, des unités sociales réelles, en particulier pour les agriculteurs. En ce qui concerne l'ordre de grandeur, le nombre d'agriculteurs d'une commune ne dépasse pas la cinquantaine, dans la plupart des cas.

les exploitations ont de 60 a 80 hectares. L'autre est constituée de fermiers, éleveurs de vaches laitières, dont les exploitations ont moins de 50 ha.
En parlant de "fond commun", nous voulons dire qu'il est propre a l''ensemble des agriculteurs de la localité, et qu'il n'est partagé, ni par les agents de développement (ou commerciaux) locaux, ni par l'ensemble des agriculteurs de la région et a fortiori de France.
Des éléments de ce paysage, de ce fond commun à propos de la culture du blé, portent sur le travail du sol, sur les fumures, sur les effets sur la terre et les êtres vivants des techniques modernes, et sur le choix des variétés, associé aux traitements fongicides. Nous avons choisi pour l'exemple ce dernier domaine, a cause de sa simplicité.
Tous les agriculteurs enquêtés attribuent, dans leurs exposés de ce qu'ils font ou de "ce qui se fait ici" pour la culture du blé, une importance centrale aux choix des variétés. Tous s'accordent pour distinguer deux catégories principales de variétés, les "anciennes" et les "nouvelles". Les anciennes vont jusqu'à Top, variété récente, et les nouvelles comprennent les 3 ou 4 variétés apparues quelques années après Top.
Tous également associent a cette première catégorisation les traits suivants:

Anciennes
II ne faut pas les traiter, Plus rustiques, Rendements moyens Durée de vie sur le marché longue.

Nouvelles
Elles doivent être traitées, Très fragiles, ayant des maladies, Rendements très élevés
Durée de vie prévisible très brève.

Semer une variété nouvelle, c'est donc apporter plus d'intrants, courir plus de risques, dans l'espoir de résultats plus élevés. Cela correspond a une façon de raisonner la conduite d'une culture a partir du potentiel de la plante - d'un "objectif", selon les termes habituels des techniciens - et a faire ce qui est nécessaire, c'est a dire prescrit, pour atteindre cet objectif.
A l'opposé, selon cette vision des choses, les variétés anciennes correspondent plus a un raisonnement de la culture basé sur la devise "on fait ce qu'on peut", on espère des résultats en fonction de ce qu'on a mis, et on évite d'élever les enjeux des risques climatiques en augmentant le montant de "ce qu'on met" dans un champ de blé.
Les conceptions techniques et les pratiques matérielles qui leur sont associées, on le voit, sont plus encore que des marqueurs sociaux: ce sont des portraits, et chacun sait auquel il ressemble.
Précisons que les techniciens ou autres prescripteurs locaux et les chercheurs, s'ils adhèrent éventuellement a la coupure du monde agricole entre "anciens" et "modernes"- entre ceux qui pensent plus ou moins comme eux et ceux qui pensent autrement - estiment que ces conceptions au sujet des variétés sont sans fondements. Ils pensent que l'importance accordée par ces agriculteurs au choix des variétés est excessive; ils n'y voient rien qui soit discriminant. Rien dans les résultats des tests ne justifie l'opposition des performances, et les variétés "nouvelles" ne sont pas plus sensibles "aux maladies" en général que Top ou d'autres variétés antérieures. Un certain laps de temps s'est écoulé entre l'apparition de Top et celle des nouvelles variétés, et ce moment a à peu près coïncidé avec l'aggravation des infestations. Mais si cela constitue bien évidemment une condition des façons de penser dans notre village, cela ne les explique pas de façon suffisante. Il faudrait, au moins, pour cela, que dans tous les

villages de la région et d'ailleurs les agriculteurs aient construit le même système de pensée. Ce qui, nous l'avons dit, n'est pas le cas.
A partir de cette description commune, les agriculteurs du village se partagent entre deux pôles: ceux qui ont adopté les variétés nouvelles, et qui de ce fait traitent, et ceux qui en sont "encore a ce bon vieux Top", qui n'a pas besoin, ou qui ne vaut pas la peine d'être traité. Les premiers se vantent éventuellement d'avoir été les "premiers ici a faire du Gala (ou du Pursan)".
Les uns se plaignent de l'accroissement des pertes économiques possibles, et de la spirale inquiétante qui entraîne toujours plus de maladies et de traitements pour toujours plus de rendements, et les autres, faisant un autre usage des mêmes inquiétudes, considèrent que ce sont là des raisons de ne pas suivre le mouvement, ou du moins de s'y soumettre le plus tard possible.
Un agriculteur qui appartient au sous-groupe ou l'on fait encore du Top, explique qu'il fait un essai pour éprouver la règle, et voir s'il n'est pas possible de faire du Gala sans traiter. Quelques autres autour de lui parlent de cet essai.
Nous sommes partis des façons de classer les variétés et nous avons situé, sur ce fond commun, les positions individuelles (ou de sous-groupes). Mais on pourrait aussi inverser l'ordre, en arguant que c'est le jeu des positions individuelles (ou de sous-groupes) qui produit le paysage commun.
Les deux formes sont légitimes, et cette dualité traduit la dualité de ce fond commun, a la fois condition du débat local, et produit de ce débat.

III POSITIONS SOCIALES ET POSITIONS DANS LE DEBAT

Le système que nous décrivons en termes de relation entre fond commun et variantes dans le débat, a son double dans l'organisation sociale comme relation entre morphologie du réseau et positions individuelles, avec la même dualité : la morphologie du système des relations définit les positions à partir desquelles les individus participent au débat local, et elle est, dans le déroulement du temps, le produit du jeu actif des positions.
Dans notre village du Lauragais, ces positions sont assez figées: il s'agit d'un système hiérarchique dominé par une grappe ou se retrouvent les céréaliers-propriétaires-de-plus de 50 ha, les plus en vue, qui étaient bien entendu (au moment de l'enquête), les utilisateurs des nouvelles variétés.
Les correspondances, entre le système des variantes techniques (ou positions dans le débat) et le système de relations (positions dans le réseau de relations) font aussi partie des descriptions de la situation par les sujets. Cela implique que les choix des sujets relèvent, non seulement de la connaissance qu'ils ont des réalités techniques ou technico-économiques, mais de leur connaissance de la réalité sociale locale, et de l'état même de cette réalité.
Cela signifie aussi que les choix, s'ils sont déterminés par une rationalité économique, sont en outre lies aux stratégies sociales du sujet. Le choix individuel s'opère selon les alternatives techniques socialement définies, offertes comme concevables et possibles par le groupe local a ses membres - "la rationalité limitée" de H. A. SIMON. Mais il s'opère aussi, simultanément, selon la position que l'individu occupe dans le groupe.
Le choix de Gala - ou celui de l'ensilage d'herbe ou de maïs au lieu du système fourrager foin-betteraves - ne relève pas seulement d'interrogations technico-économiques, et des effets attendus dans ce domaine. Ce choix, et la façon dont on va en parler (ou éviter d'en

parler) sont naturellement liés aussi aux perspectives et stratégies de position du sujet. "Choisir" de semer du Gala, et de faire les traitements associés dans le système local à cette variété, ce n'est pas seulement une question de matériel adapté, de formation technique assurant une maitrise suffisante de cette technique, de capacité psychologique a prendre des risques, d'habitude intellectuelle de l'innovation, c'est tout autant une affaire de position actuelle dans le groupe, de connaissance de la réalité sociale, de connaissance des moyens de s'en servir, de talent dans ce domaine, bref de tout ce qui fait qu'un individu est sûr, ou non, qu'il parviendra a se donner dans le groupe une position nouvelle, compatible avec son choix technique. Faute de quoi il risque de perdre sa place actuelle dans le réseau, avec les ressources qu'elle lui apporte, sans s'être assuré une autre place, parmi les "modernes ».

IV. LES COMMUNAUTES, RELIGION ET OPIUM DU PEUPLE

Les façons de dire, les façons individuelles de décrire la réalité sont un produit social, au même titre que la langue et d'une façon semblable a elle "à la fois contrainte et.ressource11 (GIDDENS, 1984).

Cela n'implique pas que tout le monde dans un groupe donné doive penser la même chose. Il est clair au contraire que l'activité réflexive dans le dialogue, dans la discussion pour savoir comment s'orienter suppose l'existence de désaccords et d'informations différentes.

Ceci conduit à une série de questions sur les groupes localisés, ou « communautés", a des interrogations sur des caractéristiques telles que communauté de buts et d'intérêts, coopération, conflits internes, homogénéité/hétérogénéité. J. C. MITCHELL parle a ce propos du « problème métaphysique des communautés", problème dont on espère quelquefois se débarrasser en parlant de « groupes primaires » ou de « réseaux de voisinage". Il est difficile en effet d'échapper, dans les débats ace sujet, aux arrière-plans idéologiques, sinon métaphysiques, et c'est à cette difficulté que nous voulons nous attaquer dans la suite de ce texte.

Les « communautés » ou mieux encore les « communautés rurales » sont la religion des uns, et l'opium du peuple pour les autres. Les premiers y voient le lieu des « solidarités villageoises », et en particulier, entre agriculteurs, solidairement unis pour la défense de leurs intérêts, de leur survie, de leur patrimoine (qui, étant de la terre, se confond naturellement avec le patrimoine national), de leurs spécificités, de leur identité, etc. Les autres dénoncent là comme une mystification, destinée, soit à cacher aux yeux des plus déshérités qu'ils ont des intérêts tout a fait différents, sinon contradictoires, de ceux des mieux pourvus, soit a faire croire qu'on peut sauver les canards boiteux en même temps que les entreprises performantes et compétitives.

Les premiers soulignent donc l'importance des communautés locales en même temps que leur rôle positif, et les autres en nient la réalité, affirmant l'existence d'une coupure des communications et de toute forme de coopération entre ceux qui s'en sortent bien et les autres.

Le premier raisonnement repose sur l'idée que, s'il y a communauté, il y a alors une certaine communauté d'intérêts et de solidarité. Et le second sur l'idée qu'il n'y a pas « objectivement » d'intérêts communs, par exemple entre les céréaliers-propriétaires et les fermiers-éleveurs de notre village et qu'il ne peut donc y avoir ni solidarité, ni communauté (sous ce nom ou sous une autre dénomination).

La divergence, on le voit, s'opère ainsi sur un fond commun, selon lequel l'existence, dans les faits, d'une communauté, ou groupe local, supposant un certain niveau de coopération, implique des intérêts communs et la « solidarité »

•

C'est bien entendu ce fond commun lui-même qui doit être mis en question: l'existence, aux yeux des sujets comme a ceux de l'observateur, d'un groupe ou « communauté » n'implique pas l'existence d'intérêts communs à ses membres, et pas davantage l'absence de conflits entre eux. La coopération elle-même, entre membres de la communauté, si elle exige assurément un but partage a un moment donne, n'implique pas d'intérêts communs.

Cette conception de groupes a la fois coopérants et conflictuels, traversés de buts partiels partages, et d'intérêts divergents a été développée et argumentée de longue date par SIMMEL. Son idée du rôle moteur du conflit dans la vie sociale est aujourd'hui communément admise. Mais on tend, d'une façon générale, à localiser le conflit aux relations entre groupes ou classes sociales, alors que Simmel montre avec insistance que le conflit interne est la condition nécessaire de la vie de tout groupe, que tout groupe est le siège de luttes d'influence. (SIMMEL, 1922).

La notion d'identité elle-même, d'identité collective, est cohérente avec l'affirmation de conflits internes inhérents au groupe : chacun lutte pour y garder sa place, pour la renforcer et l'améliorer. Chacun cherche à influencer les autres pour faire accepter, en même temps qu'il la teste, une idée, une façon de voir ou de faire nouvelle.

L'existence de groupes ou la coopération - nous disons plutôt, avec M. MAGET, la coactivité, en précisant qu'elle n'implique pas l'intention (MAGET, 1962) - est fondée sur l'existence de conflits internes, constitue une base théorique à partir de laquelle explorer des formes observables.

V. INTRODUCTION D'UNE VARIANTE: EFFETS SUR LE SYSTEME DE PENSEE LOCAL

Les membres de ces réseaux de dialogue, de ces groupes, ont en commun au moins deux buts : échanger des idées et des informations pour savoir quoi faire, et influencer les autres.

La coactivité qui s'ensuit n'est pas nécessairement intentionnelle, et les individus disposent de possibilités et de moyens inégaux dans l'exercice de l'influence. De ce fait en particulier, tous les individus ne tirent pas, dans tous les cas, le même profit du dialogue et de son issue. D'une façon générale cependant, pour les individus, les "sorties" du processus sont constituées en premier lieu par des possibilités accrues d'ajustement de leurs connaissances "pour-savoir-quoi-faire", mais aussi, éventuellement, par quelques résultats d'un travail de conviction en cours, en vue d'introduire une variante nouvelle.

Pour le groupe, et quoiqu'il en soit des effets individuels, le jeu des interinfluences confirme, précise, ou déplace, en tout cas modifie le fond commun, qui est a la fois la condition de possibilité du dialogue et son produit. C'est la forme, empiriquement observable, de l'activité réflexive telle qu'en parle, par exemple, A. GIDDENS.

Le petit agriculteur-fermier-éleveur du village du Lauragais et son voisin, plus gros-propriétaire-céréalier, font des choix opposés, dans le domaine des variétés comme dans beaucoup d'autres. Ils ont des conceptions, des buts et des stratégies très différents, voire opposés, au sujet de la conduite de leur exploitation comme des choix techniques ponctuels. Mais, quelle que soit la distance qui sépare leurs choix, leurs positions

économiques, leurs buts, quelle que soit la distance qui les sépare eux-mêmes dans le réseau de dialogues, ils ont participé ensemble à la production de cet usage commun des mots, qui constitue le fond commun aux débats locaux.

Prenons l'exemple de l'agriculteur du Lauragais qui a essaye la variante "faire-du-Gala-sans-traiter". II en a parle autour de lui, et simultanément il est passe à l'action. L'année prochaine, il fera à nouveau du "Gala-sans-traiter", ou non. Cela dépendra, non pas simplement des résultats obtenus, mais plutôt de la façon dont les résultats auront été accueillis par les agriculteurs auxquels il a cherché à imposer cette variante. Cela se produit selon un scenario qui n'est pas particulier à notre village du Lauragais mais que nous avons souvent observé, dans d'autres régions de France (Bretagne, 1983; Cantal, 1984-85; Haute-Saône, 1986, etc.) dans des cas de "coups de force" pour introduire une variante[2], notamment pour les traitements. Cet agriculteur poursuit des buts relatifs a la conduite de ses cultures, de son exploitation. Son action d'influence dans son groupe local, et plus précisément dans la partie de ce groupe où il a des relations de dialogue directes, a pour but de réduire l'écart entre ce qu'il souhaite essayer et ce que le système local de pensée admet comme possible. Modifier ce système local n'est pas son but, mais c'est pour lui - tant qu'il n'envisage pas de mettre en danger son appartenance au groupe - un point de passage obligé: "faire du Gala-sans-traiter" ne peut devenir autre chose qu'une tentative sans lendemain que pour autant que l'ensemble d'oppositions-associations: {Variétés nouvelles-traitées/variétés anciennes-pas traitées} est décomposé. Si la variante qu'il propose s'installe, c'est à dire en particulier si d'autres que lui se mettent a "faire du Gala- sans-traiter", il est évident que le système de pensée local sera en voie de se transformer. Mais cela reste vrai aussi dans le cas ou il ne serait pas suivi, et où il devrait lui-même, de ce fait, abandonner sa variante: dans ce cas aussi, bien que de façon moins sensible et moins visible, il aurait contribué à bousculer le système d'oppositions des variétés-traitements.

Cela peut devenir un premier pas vers la décomposition de ce système, qui pourra donner, soit que les variétés nouvelles ne sont pas nécessairement a traiter, soit que les variétés anciennes peuvent l'être, et en tout cas a dissocier "choisir une variété" et "traiter".

Certes, en tout état de cause, l'idée de semer des variétés nouvelles sans traiter n'atteindra pas la grappe centrale, c'est a dire le principal des propriétaires-céréaliers. Mais il n'en va pas de même au niveau des conceptions des choses. Les membres de la grappe centrale, agriculteurs de la commune, sont, actuellement, "co-producteurs" et "co-utilisateurs" du composé variétés- traitements Ils ne l'ont pas produit isolement dans le groupe local, mais en co-activité avec l'ensemble des agriculteurs de ce groupe. C'est en effet en particulier l'opposition entre ceux qui s'empressaient de suivre les prescriptions des techniciens et ceux qui essayaient de reculer le moment de s'y mettre qui est à l'origine de cette construction. Et d'une façon ou d'une autre, c'est aussi l'ensemble du système et donc les façons de penser de l'ensemble des membres du

[2] Les "variantes techniques" sur un espace sociogéographique, constituent un système intelligible au niveau des pratiques matérielles comme à celui des formes de connaissance On se reportera, par exemple, au cas très intéressant des variantes d'adaptation d'outillage présenté par R. BASANT. Ces variantes sont explicables. On peut en rendre compte a deux niveaux comme le montre R. BASANT et comme le souligne, ici, C. VEAUVY "la diversité des situations concrètes" et "les manières (des sujets) de les appréhender et de les résoudre".

groupe local qui sont, ou seront, de proche en proche, ébranlés par l'essai de dissociation du compose {variété - traitement}.
Les écarts entre les pratiques matérielles, les différenciations sociales, seront ainsi en gros reproduits. Mais quand, plus tard, les membres de la grappe dominante raisonneront les traitements en relation avec les variétés de façon plus fine et plus variée qu'aujourd'hui (par exemple, dans les termes de "sensibilité à telle ou telle maladie"), ils le devront entre autres, le voulant ou non, à leur coopération avec les autres agriculteurs du groupe local.

VI. CONCLUSION

Le produit final - provisoirement final - du dialogue marque donc, comme on pouvait s'y attendre, les places et les différences sociales.
Mais il faut bien voir aussi, quelque satisfaction idéologique ou scientifique qu'on puisse éprouver a reconnaître l'émergence d'un produit ainsi socialement situé, et discriminant, qu'il est le résultat, non d'une activité séparée de groupes homogènes ayant des positions objectives contradictoires ou antagonistes, non seulement d'une imposition exercée et subie, mais d'une coopération, fut-elle non-intentionnelle, entre les agriculteurs appartenant a ces catégories ou à ces groupes.

Cette coopération non-intentionnelle, est, si faible soit-elle, inévitable, et elle est utile pour l'ensemble des agriculteurs. Plus précisément, nous retiendrons en conclusion quelques propositions, que nous appuyons sur de nombreuses études réalisées dans diverses régions en France, dans le domaine des choix technico- économiques (AGRISCOPE; cf. aussi, le texte de VEAUVY).

1. La coopération, ou co-activité, dans le domaine de la production de la connaissance technique du moins, passe par dessus les frontières des différenciations économiques, et contribue à élever les possibilités de s'adapter a des conditions nouvelles. II s'ensuit que c'est dans les groupes locaux, ou les possibilités de dialogue entre sous-groupes et individus de statuts économique et social différents sont les plus élevées, que se rencontrent les possibilités individuelles les plus étendues de choix techniques diversifies. De nombreux cas ont été observés en particulier dans l'Ouest de la France (DARRE et al. 1989; LEMERY, 1988).
A l'inverse, les groupes locaux hiérarchisés comme celui de notre exemple du Lauragais, tendent à imposer un mode de différenciation selon le seul critère de la distance a un modèle unique. Ces morphologies de groupes locaux appauvrissent l'activité d'assimilation (éventuellement critique) du discours technicien dans le discours local - la "traduction" pourrait-on dire-.
De ce fait, d'une part les possibilités d'adaptation tendent a se réduire au choix entre oui et non, entre adopter "tel que" ou "rejeter", et d'autre part l'accès de ceux qui sont culturellement les plus éloignés du technicien est retardé ou impossible.

2. Cette coactivité transversale aux différenciations socio- économiques tend a élever les capacités locales a exploiter le patrimoine local de connaissance, soit en l'adaptant, soit en en faisant un moyen d'adaptation des apports extérieurs.
Cela apparait par exemple dans le fait que, dans des groupes du type Lauragais, les fils, qui "ont été dans les écoles", ont des positions dominantes en quelque sorte "de droit"

dans le réseau d'inter-influences, alors que dans des groupes moins hiérarchisés et moins rigides, les positions dans le système d'influence font beaucoup plus l'objet de stratégies individuelles, y compris entre membres de générations différentes (comme en Bretagne, et dans le Maine-et Loire). La capacité d'exploiter le patrimoine local de connaissance, à la fois comme produit et comme moyen de production de connaissance tend, à la fois, à réduire la dépendance a l'égard d'une source considérée comme seule légitime -la technique officielle-, et a réduire la tendance a déconsidérer les connaissances et capacités locales.

3. On peut s'inquiéter: est-ce que cette collaboration, que nous disons inévitable et d'effets positifs, ne risque pas d'endormir la conscience des plus défavorisés, de les mystifier avec un rêve de coopération pacifique et bienfaisante entre eux-mêmes et ceux qui, sur les marchés des produits ou sur le marché foncier, cherchent a les éliminer et à les détruire?

Rien dans nos observations ne vient confirmer de telles craintes. Comme nous l'avons note, à propos il est vrai de questions techniques, cette coopération favorise plutôt la diversification des choix.

Peut-être aussi, peut-on, au moins par hypothèse, introduire dans la réflexion le fait que les régions de l'Ouest de la France (Bretagne en particulier) où les morphologies sociales locales favorisent le plus cette coopération sont aussi celles ou le syndicat majoritaire, conservateur, est le plus fortement concurrencé par les syndicats minoritaires, sur sa droite parfois, et surtout sur sa gauche. Ceci conduirait a étendre notre observation sur la diversification technique. On pourrait dire alors, que plus les morphologies sociales favorisent cette coopération dissymétrique entre groupes sociaux, plus s'élèvent les possibilités de l'ensemble des individus d'élaborer des réponses différenciées aux sollicitations et aux changements de situation. Et à l'inverse, plus les morphologies sociales isolent les groupes sociaux, plus les individus ou groupes socio-économiquement défavorisés sont dans la dépendance culturelle des groupes dominants. Mais il resterait à préciser, pour ces deux propositions, les conditions et limites de leur validité.

BIBLIOGRAPHIE

AGRISCOPE, Printemps 1986, N°7 - Dossier. L'élaboration des modèles de vie et de travail en agriculture. Les recherches du GERDAL. Groupe ESA, Ecole Supérieure d'Agriculture et Etablissements Associés, Angers.

DARRE, JP. , 1983 - La culture du blé. Système de pensée et élaboration de normes dans les groupes locaux (Bretagne Sud et Lauragais), ONIC, Paris.

DARRE, JP., 1985 -La parole et la technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois. Paris, l'Harmattan.

DARRE, JP. , LEMERY, B. , LE GUEN, R. , 1989 – Changements techniques et structure professionnelle locale en agriculture, Economie Rurale, n° 192-193, 115-122.

GIDDENS, A., 1984 - The constitution of society. Cambridge. Polity Press. (Traduction française, Paris, PUP, 1987).

LEMERY, B. 1988 - Note sur l'état des systèmes locaux de relations professionnelles agricoles dans les petites régions des vallées de l'Apance et de l'Amance. Cahiers du GERDAL, 13.

MAGET, M., 1962 - Guide d'étude directe des comportements culturels. Paris, CNRS.

SIMMEL, G., 1964 - Conflict and the web of affiliations. New- York, Free Press. Traduit de l'allemand par R. Bendix.